

G. ICHOK

Inflation et natalité. L'expérience allemande

Journal de la société statistique de Paris, tome 67 (1926), p. 177-185

http://www.numdam.org/item?id=JSFS_1926__67__177_0

© Société de statistique de Paris, 1926, tous droits réservés.

L'accès aux archives de la revue « Journal de la société statistique de Paris » (<http://publications-sfds.math.cnrs.fr/index.php/J-SFdS>) implique l'accord avec les conditions générales d'utilisation (<http://www.numdam.org/conditions>). Toute utilisation commerciale ou impression systématique est constitutive d'une infraction pénale. Toute copie ou impression de ce fichier doit contenir la présente mention de copyright.

NUMDAM

Article numérisé dans le cadre du programme
Numérisation de documents anciens mathématiques
<http://www.numdam.org/>

IV

INFLATION ET NATALITÉ

L'EXPÉRIENCE ALLEMANDE

A-t-on le droit de parler d'une expérience lorsqu'on se base, dans ses conclusions, sur des données statistiques? Une réponse à cette question est nécessaire pour justifier le titre de cette communication. Il s'agit d'examiner la notion de l'expérience et de voir si la logique inspire les adversaires de la statistique, en tant que science expérimentale.

Pour tous les expérimentateurs, l'ouvrage de Claude Bernard, intitulé : *L'Introduction à la médecine expérimentale*, peut être considéré comme un code sûr. C'est à cette source que l'on s'adresse dans les cas douteux. La parole du grand maître est invoquée pour trancher les questions délicates. Devant le problème qui nous préoccupe, il est également utile de puiser dans ces pages magistrales.

(1) 1.185 par tête d'habitant (communication de M. Cadoux à la Société de Statistique, janvier 1926).

Claude Bernard s'élève, tout d'abord, contre l'opinion, généralement adoptée, que la différence entre l'observation et l'expérience réside en ce que l'observateur ne contribue pas à la production des phénomènes comme l'expérimentateur. Or, la forme expérimentale ne constitue pas un principe différentiel. On a souvent affaire à des expériences pour ainsi dire passives : la médecine possède ainsi de véritables expériences, bien que ces dernières aient été, le plus souvent, spontanées et non provoquées par le médecin.

La première conclusion de Claude Bernard permet d'affirmer que la statistique constitue, dans certaines conditions choisies, une discipline expérimentale. Elle le sera d'autant plus qu'elle évitera les erreurs de faits. Il est d'une importance capitale d'obtenir la documentation grâce à une investigation exacte et rigoureuse. L'expérimentateur gardera une entière liberté d'esprit. Ses méthodes seront indépendantes de toute idée préconçue, sa règle unique et fondamentale se réduira au doute. Celui-ci portera sur l'exactitude des sentiments ou des idées et sur la valeur des moyens d'investigation, mais jamais sur le principe même de la science, le déterminisme des faits. D'après Claude Bernard, ce déterminisme est le critérium du raisonnement expérimental, car c'est une vérité nécessaire et immuable, que tout phénomène est lié à une cause déterminée.

Les points établis par l'illustre fondateur de la médecine expérimentale trouvent leur application dans un certain nombre d'études statistiques : celles-là auront d'autant plus la valeur des recherches expérimentales, que l'on voudra bien tenir compte de la doctrine défendue avec tant de succès par François Simiand, appelé, pour l'année 1921, à la présidence de la Société de Statistique de Paris. A son entrée en fonctions, M. Simiand a, rappelons-le, pris comme thème d'allocution d'usage, la « Statistique comme moyen d'expérimentation et de preuve ».

Tout d'abord, M. Simiand se demanda si la statistique s'opposait vraiment à l'expérimentation. Il indiqua que, dans l'étude expérimentale des éléments fournis par la nature, l'esprit devait toujours s'efforcer, au milieu de la complexité des causes et effets, de dégager la relation d'un seul élément avec un autre. A ce point de vue, la statistique ne se trouve pas en contradiction avec l'expérimentation. De l'avis de M. Simiand — qui met en valeur les paroles de Bowley — la statistique permet justement à l'expérimentateur de se faire une idée relativement simple d'ensembles complexes. Il y a donc plutôt analogie qu'opposition entre la statistique et l'expérimentation.

Dans son discours si instructif, M. Simiand insista avec raison sur ce fait, que, dans la méthodologie courante, on avait remarqué, dans certains cas, par le seul concours des circonstances, la réalisation d'une simplification, non provoquée par le savant, et lui permettant de reconnaître une relation. L'expérience spontanée a donc droit de cité dans la documentation scientifique. A côté de l'expérience provoquée il y a l'expérience naturelle, et M. Simiand proclame qu'il y a partout expérience, et seulement là où la disposition des faits est telle que les déductions arrivent à dégager une relation entre ces faits.

Les considérations de M. Simiand démontrent la liaison existante, dans un juste rapport, entre la statistique et l'expérience. Ce lien intime autorise

les recherches qui visent la relation étroite entre l'inflation et les fluctuations de la natalité.

Sans intervention directe d'un expérimentateur, un phénomène financier a pu avoir sa répercussion incontestable sur la courbe des naissances. Une expérience de grande envergure s'est réalisée en Allemagne. Les convulsions d'un budget en détresse, la faillite de l'État envers ses créanciers et l'inflation catastrophique ont agi sur la mentalité du peuple tout entier. L'absence d'équilibre budgétaire et l'instabilité de la monnaie ont ébranlé, avec brutalité, les fondements de l'esprit familial, pourtant si enraciné dans la race germanique.

L'étude du rôle joué par le fléchissement de la monnaie dans les statistiques de natalité, nécessite quelques détails sur le développement du désastre financier. Indiquons qu'il avait fallu 30 mois pour que le dollar passât, en Allemagne, de la valeur de 10 marks à 100; en 108 jours — moins de 4 mois — il passa de 100 à 1.000; en 101 jours, de 1.000 à 10.000; en 176 jours, de 10.000 à 100.000. Ensuite, avec une rapidité vertigineuse, pendant l'été 1923, le dollar passait à la valeur d'un trillion de marks. Le mark était donc réduit à néant.

L'émission de papier-monnaie, entre le 31 décembre 1919 et la fin de 1922, peut se résumer par le tableau suivant, emprunté à J. Rueff.

Dates	Lettres de change en portefeuille à la Reichsbank	Montant de la circulation en billets
	(En milliards de marks)	
31 décembre 1919	0,5	49,0
31 décembre 1920	3,0	80,9
31 décembre 1921	1,1	122,0
31 mars 1922	2,2	139,0
30 juin 1922	4,8	179,0
30 septembre 1922	50,2	483,0
31 décembre 1922	422,2	1.293,0

Au début, l'inflation n'était pas considérée comme un mal. M. F. Somary, pour ne citer qu'une seule opinion autorisée, déclara, à la séance du « Verein für Sozialpolitik », en 1922, à Fribourg-en-Brisgau, que toutes les classes organisées de la population soutenaient l'inflation : banques, entrepreneurs, agriculteurs, etc... Peu à peu, les avis ont commencé à changer. A un moment donné, les fâcheuses conséquences de l'inflation firent réfléchir les imprévoyants. On parla alors de la psychose de l'inflation, de l'hystérie du change, de l'angoisse mortelle en présence de l'augmentation, fabuleuse et constante, du coût de la vie.

Pour juger de l'effet de l'anéantissement du mark, on pensera à la somme de 150 milliards de marks-or, indiquée par le professeur Eulenburg, comme représentant la totalité du capital mobilier englouti par la tourmente. Cette destruction a eu pour suite d'annihiler le long travail des entrepreneurs, moyens et petits, des professions libérales, des employés, cultivateurs et ouvriers, etc... Dépôts, primes d'assurances, obligations industrielles, fonds d'État, etc... tout a été anéanti dans le gouffre impitoyable.

L'appauvrissement fantastique s'attaqua, comme il fallait s'y attendre,

au ressort moral de la nation, qui ne pouvait plus subvenir, dans la mesure nécessaire, à un de ses besoins les plus impérieux : à l'éducation. En automne 1922, où la situation était encore relativement favorable, la Société Philologique de Hanovre fit une enquête parmi ses membres. Les réponses les plus fréquentes, au sujet de l'éducation des enfants au-dessus de quatre ans, portaient la mention suivante : « Impossible, faute d'argent. » On enregistrait, en outre, l'état précaire de santé des enfants à l'âge scolaire; même dans les quartiers jadis aisés, 20 % des enfants entre 6 et 7 ans étaient refusés dans les écoles comme étant trop faibles.

En 1923, la misère prit des formes de plus en plus alarmantes. Sur les bancs des accusés, l'on voyait assis, en grand nombre, des intellectuels, des rentiers ou des anciens officiers, pour avoir dérobé une miche de pain. On rencontrait ces miséreux en guenilles, pouilleux et torturés de faim sur les bancs des avenues ou à l'entrée des asiles qui ne pouvaient pas recevoir la foule compacte de ces déclassés, chaque jour croissante. La police annonçait de nombreux suicides : on préférerait se donner la mort plutôt que de supporter cette agonie lente occasionnée par la faim.

Devant les boucheries chevalines, ou les boutiques d'autres denrées alimentaires accessibles encore aux maigres bourses, ou bien dans la chambre où de nombreux objets ont été vendus depuis longtemps, dans ces endroits de détresse suprême, la pensée fiévreuse était dominée par une seule préoccupation : à tout prix, réduire les dépenses, afin d'équilibrer, par des moyens miraculeux, un budget de famine. La vie de famille était empoisonnée par les affres d'une inanition cruelle. Les projets d'avenir n'allaient pas plus loin que le lendemain. L'estomac vide dictait la seule ligne de conduite logique vers un but pour longtemps reculé : le repas complet.

La guerre de tous contre tous, la lutte désespérée d'une bouche affamée contre une autre plus heureuse, a été encore aggravée par le luxe insolite et provoquant de la part des immondes profiteurs. On doit tenir compte des germes de décomposition répandus à profusion par quelques possédants sans vergogne qui étalent leur richesse récente aux yeux ahuris d'un peuple écrasé.

Le luxe impudent, au milieu de la pauvreté générale, tout en exerçant une action néfaste, ne joue pas le rôle essentiel dans la diminution de la natalité. Celle-ci s'explique surtout par la dure épreuve imposée à la mère voyant son enfant s'étioler ou mourir de faim. L'instinct maternel subit, dans ces moments, un assaut formidable! Et cela suffira pour transformer une mère pleine de tendresse en une personne convaincue qui prêchera contre les tendances vers une famille nombreuse. Aucune mère ne voudra plus revivre les instants angoissants dont le souvenir la hante à jamais.

Le raisonnement nouveau de cette mère trouvera un écho chez le père. Jeune et vigoureux, il est sorti indemne, quoique affaibli, de la tourmente, mais il ne pourra pas, lui non plus, oublier les visages des affaiblis et des vieillards emportés par la mort. L'attitude crispée et muette des personnes âgées constituera un avertissement profondément gravé dans la mémoire des éventuels fondateurs de famille. La possibilité d'une pareille vieillesse, couronnant l'œuvre d'une existence honnête et laborieuse, fera peur et enraiera les projets familiaux en tant que consolation et soutien de vieux jours escomptés.

La grande pitié des vieillards trahit une des faces de l'expérience acquise durant les journées d'inflation. Sans entrer dans d'autres détails encore, il suffira de se rappeler les aspects multiples d'une crise intérieure, à la suite d'un manque de confiance en soi-même et dans la société. L'ébranlement provoqué par la crise a eu sa répercussion sur la natalité, comme nous pouvons le constater en examinant les chiffres fournis par les statistiques allemandes, et résumés par E. Roesle, entre autres :

TABLEAU I

NAISSANCES DANS LES VILLES ALLEMANDES DONT LA POPULATION DÉPASSE 15.000 HABITANTS
PÉRIODE 1920 A 1924

(Nés vivants pour 1.000 habitants).

Années	Totalité des villes avec plus de 15.000 habi- tants	Pour les villes ayant			
		de 15.000 à 30.000 habitants	de 30.000 à 50.000 habitants	de 50.000 à 100.000 habitants	plus de 100.000 habitants
1920	21,9	24,1	22,7	23,4	20,8
1921	20,5	23,6	22,7	22,6	18,9
1922	18,0	20,7	20,3	20,2	16,5
1923	16,0	18,9	18,4	18,3	14,5
1924	15,5	12,2	17,8	17,7	14,1

L'examen du premier tableau montre qu'à partir de 1922, la diminution de la natalité devient un phénomène caractéristique pour les villes allemandes. Cette conclusion s'impose surtout si l'on réfléchit aux chiffres fournis pour l'année 1920.

N'oublions pas qu'en 1919, l'Allemagne, comme tant d'autres pays, avait enregistré une tendance vers une forte repopulation. L'année suivante, ce symptôme d'auto-défense d'une nation épuisée par la guerre s'accrut. Le nombre des mariages et des naissances continua à augmenter jusqu'au moment où l'inflation bouleversa tout.

La preuve de la relation étroite, pour ainsi dire expérimentale, entre l'inflation et la dénatalité, se déduit de l'examen comparatif des index-numbers en ce qui concerne le coût de la vie et des fluctuations de la courbe des naissances.

L'emploi des nombres indices exige quelques explications. Indiquons, avec Klezl, conseiller du Gouvernement à l'Office fédéral de statistique à Vienne, qu'ils ont pour objet d'exprimer les différences quantitatives, entre des phénomènes de même nature, sous une forme plus explicite qu'il n'est possible de le faire par la simple juxtaposition de leurs grandeurs absolues. Si, par exemple, pour nous servir d'une statistique employée par Klezl, le chiffre de la population de l'Autriche est de 6.526.661, celui de la Suisse, 3.887.352, il est possible, dans le but de comparer, de prendre pour base la population autrichienne, de la représenter par 100 et d'exprimer alors le nombre d'habitants de la Suisse par 59.

De la même manière, le renchérissement d'une marchandise trouve sa représentation plus claire si l'on réduit à 100 le prix relatif à l'année que l'on choisit

comme base de comparaison, et si l'on exprime le prix actuel au pourcentage du prix ancien.

Pour le tableau II, le coût de la vie en 1913-1914 est supposé comme étant représenté par le chiffre 1. En ce qui concerne les naissances, il est à remarquer que leur nombre est calculé pour 1.000 habitants. Il s'agit d'un total antidaté de 9 mois. Les deux nombres reproduits sont donnés mois par mois. L'un d'eux, celui qui se rapporte aux naissances, est entre parenthèses.

TABEAU II

**FLUCTUATIONS DES NOMBRES-INDICES POUR LE COÛT DE LA VIE ET LES NAISSANCES (VIVANTES)
ANTIDATÉES DE NEUF MOIS, DANS LES VILLES ALLEMANDES**

(Période 1920-1923).

Mois	1920	1921	1922	1923
Janvier	»	11,79 (18,5)	20,41 (15,2)	1.120 (13,6)
Février	8,47	11,47 (19,0)	24,49 (16,0)	2.643 (13,9)
Mars	9,56	11,38 (20,1)	28,97 (16,6)	2.854 (15,5)
Avril	10,42 (21,6)	11,27 (19,9)	34,36 (17,3)	2.954 (16,2)
Mai	11,02 (22,9)	11,20 (20,2)	38,03 (18,4)	3.816 (16,5)
Juin	10,83 (22,3)	11,62 (19,4)	41,47 (17,7)	7.650 (16,3)
Juillet	10,65 (21,6)	12,50 (19,7)	53,92 (17,5)	37.651 (16,1)
Août	10,23 (21,1)	13,33 (19,1)	77,65 (16,8)	586.045 (15,8)
Septembre . . .	10,15 (20,1)	13,74 (18,4)	133,19 (16,0)	15 millions (15,8)
Octobre	10,71 (19,9)	15,04 (17,8)	220,66 (15,4)	3.657 — (14,8)
Novembre . . .	11,18 (19,3)	17,75 (16,9)	446,10 (14,5)	657.000 — (14,0)
Décembre . . .	11,58 (19,4)	19,28 (16,5)	685,06 (14,5)	1.247.000 — (15,2)

Dans le deuxième tableau, nous nous trouvons en présence de naissances antidatées. Il serait donc plus exact de parler, non du nombre des naissances, mais du nombre des conceptions. La courbe de ces dernières varie d'une façon certaine sous l'influence de la dépréciation de la monnaie. Il y a lieu de distinguer cinq périodes, la baisse du mark ne s'étant pas faite d'une façon ininterrompue, et il est instructif d'étudier attentivement les diverses phases du grand drame.

Le première période de l'inflation commence en février 1920 pour se terminer en mai de la même année. L'inflation fiduciaire, observée pour la première fois, crée l'illusion d'une richesse apparente, d'un pouvoir d'achat plus puissant. Il n'est pas question d'une diminution du nombre des conceptions. Mais cette constatation ne se fera plus.

En octobre 1920, débute la deuxième période de la dépréciation du mark. Cette fois-ci, elle est suivie d'une baisse du nombre des conceptions. Le phénomène caractéristique disparaît en février 1921, pour la raison qu'en janvier 1921 se termine la deuxième période d'inflation.

En juin 1921, l'inflation domine à nouveau la vie du pays qui ne verra plus, pendant longtemps, l'arrêt de la dépréciation de sa monnaie. En juillet 1922, c'est encore une nouvelle offensive du fléau qui s'attaque, implacable, aux bases pourtant solides du corps social. Enfin, en juin 1923, c'est le commencement de l'agonie qui aboutit à l'anéantissement du mark allemand.

Ces soubresauts successifs impriment indéniablement leur cachet à la courbe des conceptions. Elle descend d'une façon continue, en réservant toutefois une situation légèrement avantageuse à la période février-mai.

La nature veut que les mois mentionnés soient la période préférée de la procréation. Pendant ce laps de temps, l'homme obéirait à ses instincts, fortement enracinés, malgré les vicissitudes d'une existence pénible.

Abstraction faite du phénomène curieux observé de février à mai, la population allemande a été gravement lésée par la diminution de la natalité, conséquence de l'inflation. Dans les campagnes, la dépréciation de la monnaie ne joue pas, comme on le sait, le même rôle que dans les villes, de telle sorte que la natalité dans les districts ruraux contrebalance, jusqu'à un certain point, les effets désastreux de l'abstention des villes.

Toutefois, dans les statistiques touchant l'ensemble du pays, la diminution des naissances est très nette :

TABLEAU III

MARIAGES ET NAISSANCES EN ALLEMAGNE PENDANT LES ANNÉES 1919-1924.
CHIFFRES ABSOLUS ET PROPORTIONS POUR 1.000 HABITANTS

Années.	Mariages	Najssances	Proportion pour 1.000 habitants	
			Mariages	Naissances
1919	844.339	1.260.500	14,1	21,1
1920	894.978	1.599.287	14,5	25,9
1921	731.157	1.560.447	11,8	25,3
1922	682.000	1.404.000	10,9	22,4
1923	582.725	1.291.364	9,4	20,4
1924	440.071	1.268.542	7,0	20,1

La diminution de la natalité est, en général, suivie d'une recrudescence d'avortements criminels. Il nous a été impossible de trouver une statistique appropriée pour les années d'inflation. D'après Bender, qui consacra une étude à l'hygiène sociale dans ses rapports avec la nécessité d'interrompre la grossesse, on compte, en Allemagne, 250.000 avortements par an dont 100.000 provoqués. Puisque les détails manquent sur le nombre des avortements, mois par mois, une opinion objective et irréfutable ne pourra pas sortir du domaine de l'hypothèse.

Les avortements fréquents et la raréfaction des naissances finissent par entamer les forces vives d'un pays si des mesures énergiques ne sont pas prises pour obvier aux décès prématurés. A ce point de vue, l'Allemagne se trouve dans une situation favorable. L'Alliance nationale pour l'accroissement de la population française nous fournit à ce sujet une documentation précieuse. Elle nous permet de comprendre pourquoi l'Allemagne, pays éprouvé par la dénatalité, ne paie pas encore pour le moment de tribut au fléau de la dépopulation.

TABLEAU IV

EXCÉDENT DES NAISSANCES SUR LES DÉCÈS EN ALLEMAGNE PENDANT LES ANNÉES 1919-1924

Années	Population	Décès	Excédent des naissances
1919	59.668.000	1.017.284	243.216
1920	61.537.000	985.233	614.054
1921	62.000.000	911.172	649.275
1922	62.469.000	881.000	524.000
1923	62.760.000	858.403	432.961
1924	63.000.000	759.664	508.878

Rappelons que les chiffres de 1919 se rapportent à la population comprise dans les nouvelles frontières, à l'exclusion du Mecklembourg-Strelitz (106.394 habitants). Pour 1920, les chiffres comprennent l'Allemagne avec ses nouvelles frontières. Pour 1921, c'est l'Allemagne du Traité de Versailles, moins la Sarre (749.397 habitants).

L'excédent des naissances, malgré la diminution du chiffre absolu des naissances, prend une signification toute spéciale lorsqu'on examine la proportion pour 1.000 habitants qui se résume par le cinquième tableau.

TABLEAU V

NAISSANCES ET DÉCÈS EN ALLEMAGNE PENDANT LES ANNÉES 1919-1924
PROPORTIONS POUR 1.000 HABITANTS

Années	Naissances	Décès
1919	21,1	17,0
1920	25,9	15,9
1921	25,3	14,8
1922	22,4	14,1
1923	20,4	13,6
1924	20,1	12,0

Grâce à la courbe relativement avantageuse de la mortalité, la diminution continue de la proportion des naissances ne se fait pas sentir en Allemagne, mais il semble évident que si la tendance à la dénatalité se maintient ou s'accroît, comme en 1924, ses suites auraient finalement leur retentissement fâcheux.

A un moment donné, la lutte contre la mortalité atteint sa limite, et alors le mouvement de la population subit entièrement le contre-coup inévitable de la baisse des naissances. Si donc la mentalité du peuple est ébranlée par les conséquences fâcheuses de l'inflation, si le souvenir des heures angoissantes continue à hanter les esprits épouvantés par la catastrophe vécue, le mal de la dépopulation déjà déclaré finira par se faire sentir à l'Allemagne.

Si l'on compare la situation créée dans les villes allemandes par l'inflation fiduciaire avec celle des autres pays, on remarque que la Suède et la Suisse souffrent, à l'exemple de l'Allemagne, d'une diminution de la natalité dans les centres urbains. En se basant sur les données reproduites par Roesle, on arrive à dresser le tableau suivant :

TABLEAU VI

NAISSANCES DANS LES VILLES SUISSES ET SUÉDOISES, 1920-1923. PROPORTION
POUR 1.000 HABITANTS

Années	Villes suisses de plus de 10.000 habitants	Toutes les villes suédoises	Villes allemandes de plus de 15.000 habitants
1920	16,4	21,2	21,9
1921	15,4	18,8	20,5
1922	14,4	16,9	18,0
1923	14,1	16,1	15,9

Nous voyons ainsi que les villes de la Suède et de la Suisse accusent jusqu'à un certain degré le même symptôme que l'Allemagne. Sans avoir besoin d'y

réfléchir longtemps, on comprend qu'une monnaie d'une valeur par trop grande crée un état critique pour les nombreuses branches d'activité urbaine.

Dans les relations avec les marchés internationaux, les industries défavorisées par leur change élevé ne trouvent plus les débouchés nécessaires. Le chômage provoque, dans ces conditions, lui aussi, une diminution de la natalité, à l'exemple de l'inflation. On peut, à cette occasion, se demander si, en Angleterre, la baisse continue des naissances n'est pas en relation directe avec le taux élevé de sa devise. Cette baisse des naissances, depuis 1920, se traduit ainsi : 1920 : 23,8 ‰ habitants; 1921 : 20,9; 1922 : 20,3; 1924 : 19,4.

Les inconvénients incontestables d'une monnaie par trop dépréciée ou, au contraire, à change trop élevé, font supposer qu'au point de vue de la natalité, il faut rechercher le salut dans la stabilisation de la monnaie à une bonne moyenne. La prévoyance, en matière de natalité, doit dicter une prudence extrême. Toute exagération, dans un sens comme dans un autre, devient à coup sûr néfaste. Elle laisse des traces indélébiles dans la mentalité des individus, et l'idée de la restriction volontaire gagne, à chaque crise financière, des adeptes.

G. ИСНОК.